Document généré le 12 oct. 2024 02:58

Séquences : la revue de cinéma

IFFR 2020
Un festival européen en pleine transition

Maxime Labrecque

Numéro 322, avril 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93598ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Labrecque, M. (2020). IFFR 2020 : un festival européen en pleine transition. *Séquences : la revue de cinéma,* (322), 42–45.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

1

IFFR 2020

Un festival européen en pleine transition

MAXIME LABRECQUE

« À Rotterdam, la ville vibre au rythme du festival, et l'emblème du tigre accueille les visiteurs à la gare et les accompagne dans pratiquement tous les commerces. Ceux-ci sont à la recherche d'œuvres qui les feront sortir de leur zone de confort, qui les confronteront à une sensibilité autre, à une touche d'auteur singulière. »

Le Festival international du film de Rotterdam (IFFR) soulignait sa 49e année d'existence, du 22 janvier au 2 février dernier. Contrairement aux trois dernières années, il n'y avait pas de thématique particulière cette fois-ci. D'aucuns pourraient avoir l'impression – et ils auraient sans doute raison – qu'il s'agissait d'une année transitoire, d'une part parce que Bero Beyer, le charismatique directeur général, avait annoncé qu'il quittait la direction du festival. On sait depuis un certain temps déjà que Vanja Kaludjercic le remplacera en tant que directrice générale dès l'an prochain. D'autre part, même si tout roule toujours rondement à Rotterdam et que le public est constamment au rendez-vous, les efforts semblaient déjà être mis dans la prochaine mouture du festival, qui soulignera un demi-siècle d'existence. Plus près de chez nous, mentionnons que le Festival du nouveau cinéma célèbrera le même anniversaire l'an prochain.

Lors de mon passage à Rotterdam pour la troisième fois depuis 2017, je retrouvais un festival pour lequel j'éprouve un attachement certain. Il s'agit d'une des premières grandes manifestations du genre de l'année, qui a lieu en même temps que Sundance – qui lui fait un peu d'ombre, certes, mais il ne s'agit pas nécessairement des mêmes œuvres, ou encore du même public – et peu de temps avant Berlin, qui a cependant été repoussé cette année. Malgré tout, il s'agit d'un événement unique, d'une vitrine dont plusieurs ne sauraient se passer. Ce n'est pas la folie de Cannes ou de Toronto, et tant mieux. Surtout, dans cette ville portuaire, c'est le public qui fait la différence; les salles sont bondées et l'accueil réservé aux réalisateurs est en général très chaleureux, preuve que ce havre cinématographique en plein cœur de l'hiver est attendu année après année. C'est d'ailleurs un fait que souligne la réalisatrice Sophie Deraspe, de passage aux Pays-Bas avec la comédienne Nahéma Ricci pour présenter le film ***Antigone***. La réalisatrice, qui effectuait son deuxième séjour à Rotterdam depuis ***Les signes vitaux*** (2009),

mentionne que « c'est un public sérieux et que les gens se déplacent pour voir les films et vont en voir plusieurs dans la journée. Ils doivent parfois sortir rapidement de la séance et nous accrochent au passage en nous disant qu'ils ont aimé le film. On sent ça beaucoup. Ce sont des spectateurs sérieux, assidus et avertis. On le sent aussi dans la programmation; ce n'est pas une programmation légère. Pourtant, il y a des salles de 800 places et elles sont pleines ! ». En effet, à Rotterdam, la ville vibre au rythme du festival, et l'emblème du tigre accueille les visiteurs à la gare et les accompagne dans pratiquement tous les commerces. Ceux-ci sont à la recherche d'œuvres qui les feront sortir de leur zone de confort, qui les confronteront à une sensibilité autre, à une touche d'auteur singulière.

Cette année, même si mon passage fut très bref, j'ai pu voir une bonne dizaine de films, toutes catégories confondues. Outre ***Antigone***, qui poursuit sa grande tournée internationale, d'autres œuvres québécoises étaient également présentées, notamment ***Une femme, ma mère***, de Claude Demers et ***Matthias et Maxime***, de Xavier Dolan. Ma stratégie pour aborder la foisonnante programmation consistait à effectuer un survol de chacune des quatre catégories afin d'explorer des films de plusieurs pays différents. Ce faisant, je m'assurais d'obtenir un échantillon varié d'une sélection éclectique, refusant ainsi de me cloisonner dans une seule section.

Même si j'avais effectué mes choix à l'avance, il arrivait que je m'installe dans une salle simplement parce que j'avais un peu de temps libre en après-midi. Ces découvertes spontanées ont, par ailleurs, parfois été surprenantes. Premier constat : il y avait quelques inégalités dans la programmation. Il m'a fallu un certain temps avant d'avoir un réel coup de cœur. Cela dit, le parcours fut tout de même fort appréciable et la variété des œuvres était impressionnante. Surtout, il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ces films – à part peut-être la version en noir et blanc de ***Parasite*** de Bong Joon-ho, qui était d'ailleurs présent pour recevoir le prix du public – ne traverseront jamais l'Atlantique, malgré leurs qualités respectives. Il s'agit là d'une triste réalité du marché, alors je me compte tout de même privilégié d'avoir pu découvrir ces œuvres et d'en mentionner quelques-unes ici.

Déjà, il fallait maîtriser les grandes catégories, où les grandes bannières sous lesquelles se rangent les films du festival. Elles étaient au nombre de quatre. « Bright Future », que j'affectionne tout particulièrement, est une catégorie généralement consacrée aux premiers et deuxièmes longs métrages,

1. *Première mondiale de* ***El año del descubrimiento*** *avec Luis López Carrasco et Bero Beyer*

2. Une femme, ma mère*, de Claude Demers*

1

2

« ...c'est avec ***Air Conditioner***, de Fradique que mes attentes ont réellement commencé à être comblées. Comme c'est souvent le cas dans un festival, certains films plutôt inattendus connaissent un buzz et les billets s'envolent très rapidement. »

celle où l'on retrouve tous les talents émergents. Lors de mon passage en 2017, la cinéaste Sophie Goyette avait d'ailleurs remporté le grand prix de cette catégorie pour ***Mes nuits feront écho***. Cette année, j'ai pu voir ***Los Fantasmas***, de Sebastián Lojo, un film guatémaltèque – fait assez rare, déjà – au rythme lent et à tendance vaguement chorale. Même si ces vignettes du quotidien sont appréciables, le film n'est peut-être pas aussi provocateur que ce qu'il prétend. Cela dit, pratiquement toute l'équipe du film s'était déplacée pour l'occasion et leur enthousiasme était palpable. Dans la même catégorie, ***Wisdom Tooth***, de Liang Ming, quant à lui, pourrait être qualifié en partie de *thriller* coréen. On y retrouve deux orphelins, un frère et une sœur, qui sont très liés jusqu'à ce que le frère commence une relation intime avec une amie de sa sœur. Celle-ci est la fille d'un homme qui a fait fortune de manière douteuse. Ce film m'a agréablement surpris avec ses superbes plans de l'hiver, ses dialogues parfois humoristiques et sa mise en scène qui rappelle, notamment lors des scènes de dîner, Hong Sang-soo. Il porte également sur les classes sociales, ce qui semble être une thématique récurrente du cinéma coréen récent. ***The Pregnant Tree and the Goblin***, de Kim Dongryung et Park Kyoungtae, par son côté docufiction avec des éléments spirituels, est possiblement l'œuvre la plus déstabilisante que j'ai pu voir cette année. On y raconte la vie d'une prostituée illettrée qui a vécu dans un village tout près d'une base militaire étatsunienne en Corée – à présent fermée – et qui essaie de retracer son parcours malgré les trous de mémoire et l'absence d'archives. Difficilement classable, cette fable spirituelle touchante met en lumière une bien triste réalité. Mais c'est avec ***Air Conditioner***, de Fradique que mes attentes ont réellement commencé à être comblées. Comme c'est souvent le cas dans un festival, certains films plutôt inattendus connaissent un *buzz* et les billets s'envolent très rapidement. C'est ce qui semble s'être produit avec cette œuvre angolaise, sa prémisse intrigante m'ayant interpellé : des climatiseurs tombent mystérieusement des édifices, causant le désarroi de la population et du gouvernement. L'exercice de style qui est proposé – alliant humour, questionnement identitaire et mystique – m'a plutôt fasciné. Il s'agit d'un film tout en textures, parfois introspectif, dans lequel la musique, propice à l'errance, à l'instar *d'**Ascenseur pour l'échafaud***, occupe une place centrale.

Venait ensuite la catégorie « Voices », qui comprenait des films aux histoires fortes, aux sujets captivants et aux thèmes importants et actuels. Le premier film que j'ai vu dans cette section est ***El cazador***, de l'Argentin Marco Berger. Même si les jeunes comédiens font un travail convaincant et que le désir et la manipulation sont bien exploités, rapidement, le moteur narratif – qui dévoile un réseau de pornographie juvénile – s'avère plutôt explicatif. On aspire à une tension digne de ***L'inconnu du lac***, mais le mystère et l'atmosphère envoûtante ne sont pas toujours au rendez-vous. Il s'agit d'un bon film, certes, mais qui ne prend pas trop de risques, comme c'est le cas pour bon nombre d'œuvres.

« Deep Focus », ensuite, comprenait toutes les rétrospectives et les programmations spéciales. Le

très libidineux ***Liberté*** d'Albert Serra y était présenté; une œuvre décrite par le réalisateur comme un poème à la nuit. Il s'agit du même réalisateur qui nous avait offert l'intrigant et touffu ***La mort de Louis XIV*** avec Jean-Pierre Léaud. Son plus récent opus, qui a suscité de fortes réactions mixtes – quelques spectateurs tantôt hilares, tantôt vexés ou tout simplement las qui ont quitté la salle – met en scène une poignée d'aristocrates français complotant dans une forêt et s'adonnant à tous les plaisirs de la chair. Le film est long, trop peut-être, pour un récit où le côté voyeur et BDSM est certes bien exploité, mais qui s'égare à de nombreuses reprises. L'Homme se rapproche de la bête et l'aube semble ne jamais vouloir se pointer.

Finalement, « Perspectives » représentait le plus grand programme thématique, et où étaient soulevées des questions sociales et politiques par l'entremise du cinéma. J'y ai notamment vu ***A Frenchman***, d'Andrei Smirnov, un film en noir et blanc qui dénonce la censure en Russie. Cette œuvre possède une touche théâtrale assumée, notamment dans son écriture et dans le jeu des comédiens, qui surjouent par moments. On sentait bien tout l'investissement du réalisateur dans ce projet très personnel.

Mais la compétition la plus prestigieuse demeure la « Tiger Competition ». Parmi ses rangs, le film grec ***Kala azar***, de Janis Rafa est de loin mon coup de cœur. On y retrouve ce côté très brut qui rappelle la manière de filmer la campagne d'Alice Rohrwacher. Nous sommes loin de la pastorale; on y présente plutôt une réalité crue. Chose certaine, il ne s'agit pas d'un film pour les amateurs de Purell. Ici, l'amour des animaux est mis à l'avant-plan dans une sorte de *road movie* où l'on devine les odeurs de carcasses animales, de sueur et d'urine. On ne décroche pas de ce film qui ne possède pourtant presque pas de dialogues. Également en lice pour ce prestigieux prix : le film espagnol ***El año del descubrimiento***, de Luis López Carrasco, un documentaire de 3 h 20 extrêmement bien mené au sujet des événements troublants de l'année 1992 en Espagne. Grâce à une série de témoignages mis en scène de manière efficace dans un bar de Cartagena, les confidences s'accumulent et les points de vue se complètent pour offrir une vue d'ensemble très claire et troublante des soulèvements populaires de 1992. Dans la même compétition, finalement, notons ***Drama Girl***, de Vincent Boy Kars, dans lequel une jeune femme doit rejouer plusieurs chapitres de sa propre vie. Si l'exercice est a priori amusant, il s'avère progressivement de plus en plus confrontant. Ce film constitue une mise en abyme somme toute intéressante et revêt un côté vaguement Wes Anderson dans la mise en scène. Même s'il est charmant et que le ton oscille entre la comédie et le drame, il n'a pas toute la profondeur qu'on aurait pu espérer, même si on passe un bon moment.

Au final, la gagnante du Tiger Award – un trophée assorti d'une bourse de 40 000 euros – fut la Chinoise Zheng Lu Xinyuan pour son film ***The Cloud in Her Room***. Peut-être qu'un jour il trouvera son chemin jusqu'ici, mais n'ayons pas de grandes espérances. En terminant, mentionnons aussi la section des courts métrages – toujours bien garnie – où le convoité Ammodo Tiger Short Award a été décerné à Ismaïl Bahri pour ***Apparition***, à Maïder Fortuné et Annie MacDonell pour ***Communicating Vessels*** et à Dorian Jespers pour ***Sun Dog***.

« Mais la compétition la plus prestigieuse demeure la « Tiger Competition ». Parmi ses rangs, le film grec ***Kala azar***, de Janis Rafa est de loin mon coup de cœur. On y retrouve ce côté très brut qui rappelle la manière de filmer la campagne d'Alice Rohrwacher. »

1. Los Fantasmas

2. Air Conditioner

3. Kala azar